

Protée



Présentation

Jacques Cardinal

Volume 28, numéro 1, 2000

Variations sur l'origine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/030578ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/030578ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des arts et lettres - Université du Québec à Chicoutimi

ISSN

0300-3523 (imprimé)

1708-2307 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Cardinal, J. (2000). Présentation. *Protée*, 28(1), 3–5.

<https://doi.org/10.7202/030578ar>

Tous droits réservés © Protée, 2000

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

VARIATIONS SUR L'ORIGINE

Une présentation de Jacques Cardinal

Longtemps le récit mythique a pu révéler l'origine comme une vérité, fondatrice du sujet et du monde. Le mythe racontait en effet la généalogie fabuleuse d'où le sujet était issu, l'acte premier et le temps primordial sur lesquels était fondée son expérience du monde. Le récit de l'origine était donc tout à la fois autorité, révélation, don et promesse ; parole sacrée, parole de l'Autre où l'origine apparaissait comme la révélation de sa propre révélation ou comme l'être inengendré qui engendre toute généalogie. Ce temps premier, et donc sacré, était commémoré par le récit et l'acte rituel. Voix divine(s) ou voix de l'ancêtre tutélaire qui se transmettait, vivante, au fil des générations, par la voix du conteur ; de sorte que la pérennité du récit assurait, du même coup, la pérennité du sujet et de la communauté. Première articulation logique où, par cette voix placée en tiers, le sujet assumait sa finitude tout en reconnaissant la division qui le détermine, cette voix originaire n'étant que la voix de l'Autre, lovée au cœur de toute parole ; le religieux s'avérant ainsi le premier montage (anthropologique) par lequel était symbolisée l'altérité. Or le sujet moderne ne s'est pas nécessairement affranchi de cette détermination ; il l'a plutôt réaménagée en réinventant sans cesse le récit de l'origine, pressentie désormais comme une béance. Mais avant d'en arriver là, il a d'abord fallu que le mythe soit ébranlé par le *logos* (notamment, avec Platon), refondant le monde sur un nouveau rapport entre l'immanence du sujet et la transcendance de la vérité. Depuis lors, l'origine s'invente à mesure que le sujet creuse son rapport au savoir (ou au non-savoir). Elle apparaît ainsi comme un thème sur lequel existent de multiples variations, lesquelles surgissent non seulement chaque fois que le savoir est en crise, mais avec d'autant plus de véhémence que le monde apparaît comme une représentation ou une construction. Les articles ici réunis proposent justement un parcours de ces discours sur l'origine, variations qui de Platon à Proust se donnent à lire comme une question décisive dans la mesure où il en va en définitive de la théorie du sujet.

Le texte de Georges Leroux qui ouvre le numéro nous amène justement sur la scène de cette rupture où le logos platonicien, en fondant le savoir de l'être sur la contemplation des Idées-Formes, s'est trouvé du coup devant une aporie : celle des modalités par lesquelles le sujet de l'étant accède à cette métaphysique de l'être. Plus que les ratiocinations de l'ontologie, cette quête de l'être est ultimement l'affaire d'une âme qui, relativement affranchie du sensible, s'approche au plus près de l'origine, laquelle se confond

avec le divin. Mais, comme le rappelle Leroux, l'origine reste ici inaccessible dans la mesure où la Nature elle-même n'est que l'image – donc, la copie toujours déjà altérée – de cet absolu de la Pensée. De là s'élabore la pensée d'un Plotin qui, réinterprétant le *Timée*, montre que l'âme dilate l'éternité dans le temps, suturant ainsi la coupure platonicienne. Le récit de l'origine (du temps) prend ici le chemin d'un autre enchaînement métaphorique – celui de la germinalité, du surgissement et de la provenance –, où serait posée enfin la continuité entre l'être et l'être de l'étant. Cette lecture montre non seulement que le discours sur l'origine est un enjeu qui concerne le savoir et son sujet, mais que cette question, aussitôt soulevée, n'a cessé d'être reprise, repoussant toujours plus loin le terme qui pourrait résoudre l'opposition entre le Même et l'Autre.

Mais alors que le discours platonicien a opposé l'être au paraître, l'intelligible au sensible, l'idée à la chose et à la copie, reconnaissant là une certaine dégradation face à l'origine, la réflexion sur la peinture a pu quant à elle s'affranchir de ce jugement qui, au livre X de la *République*, résonne comme une condamnation. À cet égard, l'analyse que fait Éric Méchoulan de l'origine de la peinture chez Plin nous rappelle qu'elle surgit comme une fable, celle d'une jeune fille dessinant l'image de son amant disparu, suggérant ainsi avec force que l'origine de la peinture se confond d'abord avec le regard amoureux ou désirant qui trace (en caressant) l'image fugitive de l'Aimé. En cela, la peinture ne se mesure pas tant à une métaphysique de l'être, qu'elle suppose l'incarnation d'un désir. De même, chez Alberti, le récit des origines de la peinture ne s'élabore pas depuis la quête de quelque profondeur ontologique mais, relisant le mythe de Narcisse, reconnaît en lui l'expérience originaire des apparences et des surfaces. La peinture ne serait donc pas *mimesis*, mais transfiguration. C'est donc une autre légitimité, déconstruisant la métaphysique platonicienne, qui se dégage de cette réflexion sur la peinture. On retrouve d'ailleurs l'esprit de cette déconstruction dans le texte de Jean-Pierre Vidal alors que l'analyse porte sur l'importance de l'*incipit* dans le roman, et tout particulièrement chez Diderot. L'auteur montre en une série d'exemples éloquentes le leurre d'un commencement absolu, l'*incipit* étant l'effraction d'un commencement par où l'écrivain se jette dans le monde, faisant brèche dans ce qui en partie lui échappe. Ce leurre du commencement montre bien ce qu'il en est aussi de la conscience du sujet moderne qui, de ce deuil d'un absolu originaire, réinvente le roman sans se perdre pour autant dans le non-sens. Réinvention de la présence d'un sujet qui s'abandonne au monde par le coup de force d'un commencement.

Si au siècle suivant la philosophie de l'Histoire de Hegel a voulu réconcilier le devenir avec l'Esprit et la Raison – arraisonnant ainsi l'Histoire et le sujet à une téléologie, et donc à quelque décret originaire –, ce discours a aussi fait l'objet d'une déconstruction dont le Zarathoustra de Nietzsche, prophétisant l'Éternel retour, est la figure emblématique. Mais

il n'est pas le seul, on le sait, et parmi eux se trouve Louis-Auguste Blanqui, que Walter Benjamin a pratiquement sauvé de l'oubli. Dans son étude de *L'Éternité par les astres* de Blanqui, Jean-François Hamel montre que l'écrivain récuse tout autant la téléologie que le providentialisme, lui substituant une vision matérialiste du monde, l'éternité de la matière et l'éternel retour étant au fondement non vectoriel de l'Histoire. Autre figure donc d'une déconstruction qui, prenant le contre-pied d'un certain idéalisme, pose l'existence d'une matière éternelle, et sans origine (ce qui, sous quelques aspects, semble le rapprocher de Plotin).

Outre ces élaborations qui ont pour scène le monde dans sa dimension cosmique et anthropologique, la question de l'origine se pose à l'égard de la conscience même du sujet. C'est cette dimension qu'interroge Anne Élane Cliche dans son analyse des célèbres *Mémoires* du Président Schreber, faisant ressortir notamment les raisons d'un délire qui en appelle à une refondation du monde. Délire psychotique qui apparaît ici comme une suture, un ombilic venant barrer la rencontre soudain envisageable avec l'origine béante et catastrophique. Relisant ce délire, l'analyse met en lumière la matérialité de la parole comme possibilité du commencement. Parole-chose que la cabale a pour sa part mise au centre de la Révélation comme causalité première. Le fou et le cabaliste se rejoignent en effet à cette place où le Verbe s'arrime au corps. C'est aussi de l'origine de la conscience qu'il s'agit dans la lecture du texte de Proust qui clôt le dossier. En analysant tout particulièrement la question du nom, Jacques Cardinal montre que l'origine se confond d'abord ici avec la jouissive énonciation du signifiant; expérience première à quoi le sujet ne renonce jamais complètement, mais dont il prend la mesure en rencontrant l'autre. À cet égard, la fiction proustienne met en scène un sujet qui n'est pas que dissémination devant le tourbillon du monde et l'oubli, mais îlot de certitudes ponctuelles d'où il tire cette consistance minimale qui fait bord à l'originnaire béance.

Si ces *Variations sur l'origine* remettent en question une certaine métaphysique de la présence, elles n'en montrent pas moins la nécessité d'une symbolisation de l'origine comme avènement d'un sens, toujours rejoué, de l'entrée du sujet dans le monde. Parler de l'origine revient donc ici à analyser le discours par lequel un voile est posé sur l'abîme.